Document generated on 06/01/2025 4:07 a.m.

Francophonies d'Amérique

Le difficile accommodement : culture paysanne et changement socioculturel dans *Papa Martel*

Mary Elizabeth Aubé and Yves Frenette

Number 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1004423ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1004423ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)
1710-1158 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Aubé, M. E. & Frenette, Y. (1992). Le difficile accommodement : culture paysanne et changement socioculturel dans *Papa Martel*. *Francophonies d'Amérique*, (2), 201–208. https://doi.org/10.7202/1004423ar

Copyright © Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE DIFFICILE ACCOMMODEMENT : CULTURE PAYSANNE ET CHANGEMENT SOCIOCULTUREL DANS *PAPA MARTEL*

Mary Elizabeth Aubé et Yves Frenette
Université York (Toronto)

Lorsque Gérard Robichaud publia *Papa Martel* en 1961[1], la tradition romanesque franco-américaine était presque centenaire et elle avait acquis une thématique d'une grande unité, la majorité des auteurs s'acharnant à décrire les vertus de la culture canadienne-française et le combat incessant pour en assurer la survie. Pour certains écrivains, en particulier ceux qui appartenaient eux-mêmes à la génération immigrante, la survivance culturelle résidait dans un retour à la mère-patrie, idéalisée et quasi mythique. Par contre, pour d'autres romanciers nés aux États-Unis et enracinés au sud de la frontière, seules une vigilance et une lutte de tous les instants, abreuvées à la tradition de leurs pères, pouvaient sauver les Franco-Américains du péril de l'assimilation, un péril qui n'était pas seulement culturel mais moral. Dans les deux cas, la langue française s'imposait naturellement comme le véhicule approprié pour transmettre le message idéologique. Le roman de moeurs de langue française s'éteignit, en 1936, avec la parution de *Canuck* de Camille Lessard et de *L'Innocente Victime* d'Adélard Lambert[2].

À partir de ce moment, des auteurs plus jeunes choisirent l'anglais pour exprimer leur vision du monde et leur angoisse identitaire[3]. D'un côté, il y a ceux qui décrivent un monde de misère, où les individus souffrent et où l'acculturation est un processus traumatique. Aux noms de Jack Kerouac et de Grace Metallious, il faudrait ajouter celui d'un auteur moins connu, Albéric Archambault, qui publie *Mill Village* en 1943. Par contre, Jacques Ducharme, dans *The Delusson Family* (1939), reprend à son compte la description de l'immigration canadienne-française dans un centre textile de la Nouvelle-Angleterre et, comme ses devanciers francophones, souligne l'importance de préserver les valeurs traditionnelles, à une différence près toutefois qu'il peint des personnages qui, tout en restant fidèles à l'héritage de leurs ancêtres, s'intègrent sans trop de mal à la société américaine[4]. C'est aussi ce thème de l'accommodement entre la culture paysanne canadienne-française et le monde moderne américain qu'on retrouve dans *Papa Martel*. Robichaud aborde la question avec beaucoup de profondeur et de finesse d'analyse. Bien que le roman soit écrit en anglais, tant ses dialogues que sa narration évoquent le langage des Franco-Américains.

Robichaud connaît bien le phénomène de l'accommodement socioculturel. D'origine acadienne, il a grandi au Québec et à Lewiston, centre textile du Maine, et a vécu la mobilité sociale qu'il décrit dans son roman, ayant fait carrière dans les affaires à New York. Il avoue d'ailleurs, dans l'avant-propos de *Papa Martel*, s'être inspiré de Canadiens français qu'il a connus et aimés, en particulier son père, qui semble lui avoir servi de modèle pour Louis, le héros du roman. Et dans le Groveton de *Papa Martel*, il est facile de reconnaître le Lewiston de l'auteur, « l'Athènes de l'Amérique française », comme l'appelaient les élites franco-américaines de la ville[5]. Le cadre chronologique du récit est bien délimité, 1919-1937, avec des retours à la fin du XIXe siècle et même au Régime français. C'est donc l'entre-deux-guerres franco-américain, celui du peuple et non celui des élites traditionnelles, que raconte Robichaud[6]. On danse le charleston et le fox-trot, on va au cinéma, on boit des manhattans. Les femmes se pâment devant l'idole Rudolph Valentino et les hommes se passionnent de boxe et de baseball. Mais Robichaud commet des anachronismes quand il pousse trop loin les références à la vie moderne. C'est alors son époque à lui, celle des années 1950, qu'il projette dans son roman : la migration vers les banlieues, l'entichement pour les grosses voitures et pour les appareils électroménagers, la consommation à outrance, la construction de chalets, en sont les exemples les plus criants.

La relation entre l'auteur et ses personnages est complexe et, même si la narration à la troisième personne privilégie le point de vue de Louis, le personnage principal, l'auteur ne se confond pas avec lui. Il laisse s'exprimer les voix dissidentes de l'épouse, Cécile, et des enfants. C'est que Robichaud croit qu'un accommodement est possible entre la tradition et le changement. Il ne peut se résoudre à prôner l'assimilation de ses personnages. Par contre, il veut les libérer des contraintes socioculturelles propres au Canada français : une pauvreté débilitante et une absence d'individualité et d'estime de soi. Deux pôles se font donc face dans *Papa Martel* : l'héritage canadien-français, synonyme de vie familiale chaleureuse et de la belle langue française, mais aussi de hiérarchie sociale rigide et de pauvreté; l'intégration au monde américain, où l'anglais, langue du conquérant, domine, mais où l'éducation et l'idéologie égalitaire donnent accès au bien-être économique et à la mobilité sociale. Ces deux pôles sont plus ou moins symbolisés par Louis et Cécile. Il est pauvre et illettré, elle vient d'un milieu aisé et est instruite. Il est exilé acadien, sa famille à elle est bien enracinée au Québec. Cécile est une fenêtre ouverte sur un monde auquel Louis aspire, mais avec beaucoup d'ambivalence. Elle le guide dans cette quête et, bien qu'il demeure illettré toute sa vie, elle lui donne des enfants dans lesquels il réalise ses rêves d'éducation. Migrant perpétuel, Louis vit entre deux mondes : celui d'une Acadie devenue mythique et le monde américain, réel et imaginé, où se meuvent ses enfants. En fait, la quête de Louis, pour reprendre l'idée de Burton Ledoux, serait celle du peuple franco-

américain, un peuple à la recherche d'une vie libérée, mais emprisonné dans son héritage culturel et religieux, une situation qui aboutit à l'ambivalence identitaire et à la frustration psychologique[7].

Entre les deux pôles, la communauté franco-américaine agit comme instance médiatrice et facilite l'adaptation de Louis au milieu américain, en lui permettant de parler français dans la vie quotidienne, de pratiquer sa religion et de reproduire sa culture canadienne-française à Groveton. En même temps, il retrouve dans cette ville des institutions et une structure sociale qui l'oppriment, comme au Canada. Cela renforce encore son ambivalence[8].

Louis Martel est né dans une famille pauvre, dans une ferme près de Saint-John, au Nouveau-Brunswick. Obligé de quitter l'école très jeune pour gagner sa vie, il se retrouve bientôt au Québec où les perspectives d'emploi sont meilleures que dans sa province natale. À trente-sept ans, il considère sa vie réussie, puisqu'il travaille comme menuisier à son compte à Groveton et qu'il réside dans le « bloc Pelletier ». Sa rencontre avec Cécile a été le point tournant de sa vie. Religieuse à Saint-Michel, celle-ci regarde avec consternation cet adulte ignorant, venu effectuer des réparations dans sa classe. Louis a peur qu'elle rie de lui, mais il entrevoit dans cette faible femme l'occasion de devenir, comme elle, une personne instruite, sentant que les mots sont porteurs d'un pouvoir silencieux, prémisse au pouvoir social. À partir de ce moment, Louis divise le monde en deux : il y a ceux et celles qui lisent et écrivent, il y a les analphabètes, dont il fait partie. Il ne s'instruira jamais, mais il a subi une transformation qui le laissera pour toujours dans une position ambivalente. Les lettrés se moqueront, et de son ignorance, et de son désir naïf d'acquérir des connaissances. Quant aux non-instruits, ils ne comprendront rien à cet étrange non-conformiste.

Louis apprendra de Cécile, mais celle-ci apprendra tout autant de son mari, riche d'une grande sagesse paysanne. Sur son lit de mort, Cécile avoue à leur fils Émile qu'elle a parfois eu honte de Louis, mais qu'elle a appris à l'apprécier car, lui dit-elle, un homme peut devenir complètement instruit dans beaucoup de domaines sans jamais aller à l'école. « Some educated people, continue-t-elle, have read many strange and esoteric books but cannot read the everyday people they love... » (p. 129) Louis est lui-même très conscient de la valeur que lui confère sa culture paysanne. Je suis riche en arbres, rumine-t-il, en songeant aux longs mois qu'il a autrefois passés dans les camps de bûcherons et à toutes les connaissances qu'il y a acquises. Après tout, n'est-ce pas son sens pratique qui a convaincu le père de Cécile de lui accorder sa main? N'est-ce pas son savoir acquis sur le tas qui lui a permis de travailler toute sa vie et de subvenir aux besoins d'une famille nombreuse? Ce sens de sa propre valeur donne confiance à Louis et lui permet de résister aux élites franco-américaines qui, elles, sont instruites. Toutefois, l'ambivalence demeure. Toute son existence, Louis se

posera une question vitale : aurait-il mieux réussi sa vie s'il avait appris à lire et à écrire?

Le problème de l'éducation ponctue la vie quotidienne de la famille Martel. Tous les soirs, l'éducation des six enfants comporte des histoires que leur racontent leurs parents. Analphabète, Louis raconte des histoires de sa vie et de sa douce Acadie. Cécile, ancienne institutrice, lit des pages de *Don Quichotte*, de la biographie de Dollard des Ormeaux et d'Arsène Lupin. Pendant que Louis inculque aux enfants des notions de leur héritage culturel, Cécile veille à leur ouvrir des horizons sur le grand monde qui entoure leur petit monde ethnique. Elle veut donner à ses enfants une bonne éducation pour qu'ils puissent bien gagner leur vie. Elle en a à redire sur la trop grande importance des offices et exercices religieux dans les écoles paroissiales, ce qui laisse peu de temps pour l'instruction proprement dite. Elle trouve aussi qu'on n'accorde pas assez d'importance à l'apprentissage de l'anglais, clef de voûte de la réussite socio-économique aux États-Unis. Cécile entreprend une lutte avec le curé pour modifier la situation, allant même jusqu'à retirer ses enfants des écoles paroissiales et à les envoyer chez un instituteur privé, qui enseigne aussi à des protestants, à des juifs et à des catholiques expulsés des écoles paroissiales. Elle prend donc le risque d'exposer sa progéniture à des influences douteuses pour lui assurer une éducation de qualité et elle se mérite la réprobation de la communauté.

Louis n'intervient pas dans le conflit avec le curé. Il trouve la qualité de l'instruction dans les écoles paroissiales suffisamment bonne et il craint que l'anglais, la langue des « Henglish Haristocrats » protestants, prenne trop de place dans le programme scolaire. Cécile rétorque en lui rappelant que l'anglais est aussi la langue de Shakespeare, de Milton et de ceux qui font de l'argent dans les affaires. Elle lui promet cependant qu'à la maison, la famille continuera de parler et de prier en français. Ce n'est pas que Louis accepte l'idéologie cléricale, loin de là. À plusieurs reprises au cours de sa vie, Louis manifeste une attitude de révolte contre l'autorité de l'Église. Ainsi, il triomphe du clergé en confrontant sa sensualité à l'ascétisme naissant de son fils Émile, qui étudie pour être prêtre. Il refuse aussi de prêter serment public de ne plus consommer d'alcool et affronte le curé à ce sujet, lui rappelant qu'en bon Italien, le pape aime bien le vin rouge : « Then, Father, we shouldn't be more Catholic than the Pope. His Holiness is infallible, Father, but you and I are not. » (p. 51) Après le départ du prêtre, Louis savoure sa victoire : « In two strides Louis reached into the armoire where the whisky was kept, and served himself two shots in one glass, tilted his head back and swallowed all of it at once. He looked blankly into space, then slowly chased it down with a cold glass of beer. » (p. 51) Il fera éventuellement serment d'abstinence pour 60 jours, mais ce sera un contrat passé en privé entre lui et Dieu.

Donc, Louis et Cécile résistent à l'autorité cléricale, mais pour des raisons différentes. Louis défend sa culture paysanne, une culture qui se fonde sur le sens commun, contre les enseignements de l'Église, que ce soit en matière d'alcool ou de sexualité. Cécile, elle, se bat pour que sa progéniture reçoive une éducation de qualité qui la fera accéder à l'aisance. Louis est la force centripète de la maisonnée, ramenant toujours ses enfants vers le centre, vers leurs origines ethniques, comme en témoignent ses histoires de la famille Martel et de la douce et glorieuse Acadie. Cécile, par contre, est une force centrifuge qui ouvre les horizons des enfants en leur exposant le monde. Elle ne se contente pas de lire le journal franco-américain *Le Messager*, mais aussi le *Groveton Herald*. Cependant, comme toute force centrifuge, elle ne perd pas de vue le centre, en l'occurrence sa famille. Si elle fait tout pour améliorer le sort de ses enfants, c'est dans l'espoir qu'eux aussi se reproduisent et fondent à leur tour des familles.

Sur son lit de mort, Cécile encourage Louis à se remarier avec une femme qui n'essayera pas de le transformer en un autre homme. Louis choisit une « womanly woman » (p. 156), qu'il compare à un cheval prêt à se cabrer à tout moment, une description qui contraste avec celle de la jeune religieuse, Cécile, qui était toute patience et tranquillité. Louis recherche le confort et il lui faut une nouvelle épouse qui ne parle pas trop et qui soit malléable : « I need a wife, I need you. True, for that, you have no training, and I train you myself... » (p. 165) Monique, précise Louis, est « innocente » (p. 183), en d'autres termes, ignorante des réalités du monde, un monde vers lequel aspirait tellement Cécile. Désormais, la force centripète prend presque toute la place. Louis rappelle sans cesse à ses enfants les valeurs et les pratiques traditionnelles. Un à un, ils se marient et, à un rythme effréné, mettent au monde des enfants. Une des filles, Thérèse, est apparemment infertile, mais est guérie par un remède traditionnel de son père, qui, chaque année, fait une excursion dans les bois pour y cueillir des racines et des plantes médicinales. Le remède agit aussi sur Monique, qui met au monde un enfant prénommé symboliquement Louis.

Mais la culture paysanne a du mal à résister au monde moderne. Monique, toute silencieusement féminine qu'elle soit, initie Louis aux danses populaires et l'emmène souvent au cinéma. Plus important encore, elle lui fait promettre que leur fils ira à l'université. Louis fils réalisera donc ce que son père a seulement rêvé. Cécile aussi continuera de s'affirmer à travers ses enfants. Sa fille cadette porte son nom. Le livre commence au moment de sa naissance et se termine par son mariage. Comme sa mère, elle partira de sa ville natale pour suivre son mari, de souche irlandaise mais francophone, à New York. La voix téméraire de la mère semble être réincarnée en Marie, l'avant-dernière fille, qui n'est pas intéressée aux garçons de Groveton, bien aimables mais satisfaits de leur sort dans les manufactures de coton. Elle sera infirmière et elle aura un meilleur salaire qu'eux. Marie n'hésite pas à exposer à son frère Émile ses critiques fémi-

nistes avant la lettre sur la politique de l'Église catholique envers les femmes et envers la contraception. Celle-là sera la digne fille de sa mère.

Tous les enfants Martel gravissent l'échelle sociale. L'un épousera la fille d'un industriel et deviendra gérant d'une grande laiterie, un autre occupera un poste de direction dans une banque. Thérèse trouve de l'emploi au Groveton Trust. Cécile déménage à New York avec son époux. Marie sera infirmière. La jeune génération acquiert de belles voitures et vit dans des *bungalows* de banlieue.

Louis, le paysan, se moque du progrès et de la vie moderne. Son discours continue d'être empreint de traditionalisme. Pourtant, en travaillant à son compte, il a donné la chance à ses enfants de monter sensiblement dans l'échelle sociale et de réaliser le rêve de l'immigrant. Il y a donc décalage entre ses paroles et ses actions. C'est par les mots de ses histoires que Louis préserve la tradition. Cet écart entre le passé évoqué verbalement et le présent vécu, reflète la dualité de l'expérience de cet Acadien transplanté aux États-Unis. Comme son héros, Gérard Robichaud vit son appartenance culturelle à travers les mots. La complexité du rapport qu'il entretient avec son héritage canadien-français est d'autant plus évidente que Robichaud, par l'intermédiaire de son personnage principal, plaide en faveur de la survivance culturelle dans la langue de l'assimilateur, l'anglais.

Papa Martel reçut un accueil favorable de la critique, ce qui encouragea son auteur à réitérer avec *The Apple of His Eye* en 1965, roman dont l'action se déroule aussi à Groveton[9]. Le jeune protagoniste, devenu orphelin, cherche à mettre de l'ordre dans un monde chaotique. Sa quête se termine lorsque sa famille est reconstituée par un oncle qui se marie et qui l'adopte. Les tensions créées par la rencontre de la culture traditionnelle canadienne-française avec le monde moderne américain, centrales dans *Papa Martel,* ont fait place à une quête d'identité personnelle, un cheminement qui est celui de beaucoup de Franco-Américains. Cela explique, sans doute, la popularité continue de l'oeuvre de Robichaud[10].

NOTES

1. Gérard Robichaud, *Papa Martel : A Novel in Ten Parts*, Garden City, N.Y., Doubleday & Company, 1961. Toutes les citations sont tirées de cette oeuvre.

2. Camille Lessard, *Canuck*, Lewiston, Maine, Le Messager, 1936 (réimpression, Bedford, N.H., National Materials Development Center for French and Creole, 1980); Adélard Lambert, *L'Innocente Victime*, en feuilleton dans *Le Droit* d'Ottawa, septembre 1936 (réimpression, Bedford, N.H., National Materials Development Center for French and Creole, 1980). Pour une analyse fouillée du roman franco-américain de langue française, consulter Richard R. Santerre, *Le Roman franco-américain en Nouvelle-Angleterre, 1878-1943*, thèse de doctorat, Boston College, 1943. À compléter par Gérard J. Brault, *The French-Canadian Heritage in New England*, Hanover, N.H., et Montréal-Kingston, University Press of New England et McGill-Queen's University Press, 1986, p. 101-103, 161-164; Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Québec, Éditions du Septentrion, 1991, p. 61-71, 128-139, 308-322, 373-382. Voir aussi de ce dernier auteur, «La littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre : origines et évolution», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 12 (été-automne 1986), p. 59-81.

3. Après *Sanatorium* de Paul Dufault (Montréal, Imprimerie Modèle Limitée, 1938 (réimpression, Manchester, N.H., National Materials Development Center for French and Creole, 1982) et *Les Enfances de Fanny* de Louis Dantin (terminé en 1943 et publié après la mort de l'auteur en 1951 à Montréal chez Chantecler), romans qu'on peut qualifier de psychologiques, il faut attendre la publication de *L'Héritage* de Robert Perreault (Durham, N.H., National Materials Development Center for French and Creole, 1983), pour voir réapparaître un roman franco-américain de langue française à thème traditionnel.

4. Jack Kerouac, *The Town and the City*, New York, Harcourt, Brace and Co., 1950; *Doctor Sax : Faust Part Three*, New York, Grove Press, 1959; *Maggie Cassidy*, New York, Avon, 1959; *Visions of Gerard*, New York, Farrar, Straus, 1963; Grace Metallious, *The Tight White Collar*, New York, Julian Messner, 1960; *No Adam in Eden*, New York, Trident Press, 1963; Albéric A. Archambault, *Mill Village : A Novel*, Boston, Bruce Humphries, 1943. Jacques Ducharme, *The Delusson Family*, New York, Funk & Wagnalls, 1939. Sur le roman franco-américain de langue anglaise, voir Richard S. Sorrell, «L'histoire en tant que roman, le roman en tant qu'histoire : le roman ethnique franco-américain de langue anglaise», dans Claire Quintal, *Situation de la recherche sur la Franco-Américanie*, Québec, Le Conseil de la vie française en Amérique, 1980, p. 64-80.

5. Robert Rumilly, *Histoire des Franco-Américains*, Montréal, éditée par l'auteur sous les auspices de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 1958, p. 166.

6. Cette distinction est importante, puisque les élites ont souvent donné l'impression que tous les Franco-Américains, qu'elle que fût leur classe sociale, partageaient des valeurs et une expérience communes. Pour des éléments d'information et d'interprétation sur cette question fondamentale mais à peine étudiée, consulter pour la scène locale : Yves Frenette, «Lewiston's Ethnic Majority : the Francos», *Bates : the Alumni Magazine*, 86th Series, 4 (may 1988), p. 6-9; pour la scène régionale, Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, Québec, Éditions du Septentrion, 1990, p. 201-216 et 242-253; pour la scène continentale, Gérard Bouchard et Serge Courville, dir., *Construction d'une culture : l'exemple des cultures du Québec et de l'Amérique française*, Québec, PUL, à paraître.

7. Burton Ledoux cité dans Sorrell, *loc. cit.*, p. 68.

8. Dans les années 1930, Lewiston (Groveton) comptait 19 000 Franco-Américains qui représentaient 54 % de la population de la ville. Au fil des ans, les *Français*, comme on les appelait, avaient fondé quatre paroisses, plusieurs écoles paroissiales, un hôpital, deux orphelinats, un hospice de vieillards et de nombreuses sociétés à caractère religieux, social et

culturel. Ils étaient à établir une mainmise sur la politique municipale et, plus souvent qu'autrement, élisaient un des leurs à la mairie. Ils envoyaient aussi leurs représentants à la Législature de l'État du Maine. Les hommes d'affaires canadiens-français étaient présents dans tous les domaines du commerce et de l'industrie. Dans les rues de Lewiston, on entendait le français autant, sinon plus, que l'anglais et plusieurs non-francophones sentaient le besoin de connaître au moins quelques mots de français. Les magasins les plus américains arboraient des affiches «Ici on parle français» : Frenette, *loc. cit.*, p. 6-7; Santerre, *loc. cit.*, p. 164-165.

9. Gérard Robichaud, *The Apple of his Eye*, Garden City, N.Y., Doubleday & Company, 1965.

10. *Papa Martel* a été adapté au théâtre, il y a huit ou neuf ans et les deux romans de Robichaud sont toujours très en demande dans les bibliothèques de la Nouvelle-Angleterre, en particulier, on s'en doute bien, à Lewiston. L'auteur a terminé récemment la suite de *Papa Martel*, qui aurait pour titre *A Pearl of Great Price*.